

Jésus, une approche judéo-chrétienne

Toutes les grandes religions ou spiritualités contiennent des trésors spirituels. Il faudrait être aveugle pour nier cette réalité.

La difficulté dans les religions monothéistes (Christianisme, Judaïsme, Islam), vient de ce que les croyants au lieu de s'ouvrir à partir des trésors de leur tradition aux trésors des autres traditions, ont souvent tendance à se recroqueviller sur leurs trésors, les absolutiser pour rejeter ce qui vient des autres traditions. Pourtant ce dialogue entre religions qui n'est pas facile et comporte des risques permet d'approfondir nos propres richesses et de comprendre leur aspect universel.

Dans le cas du dialogue entre Judaïsme et Christianisme, un premier obstacle vient de la perception du personnage de

Jésus qui, si l'on prend la perspective catholique et la théologie des grands conciles de Nicée-Chalcédoine, semble très éloigné de la perspective juive sur le messie.

Les notions de salut, de royaume, de terre promise prennent des sens très différents selon le point de vue de sa tradition.

En tant que personne élevée dans la tradition catholique, j'ai tôt senti une certaine insatisfaction et un besoin de compléter ma tradition par d'autres approches et tout d'abord par le Judaïsme, non pour dévaloriser ou trahir ma tradition mais au contraire pour l'enrichir. C'est ce qui m'a amené à m'engager dans le dialogue judéo-chrétien et je voudrais ici résumer en quelques pages ce que ce dialogue m'a apporté dans ma compréhension de Dieu, de Jésus, de la Bible.

Avant de se lancer dans un débat sur Jésus, sa nature, sa mission en prenant en compte à la fois la perspective juive et chrétienne, il est important de commencer par les origines, par ce Dieu

dont nous parlons tous en le comprenant chacun de façon un peu limitée, restrictive.

Quel est ce Dieu qui veut nous rapprocher en tant que frère aîné et frère cadet dans sa providence, pour paraphraser le pape Jean Paul 2, de qui parlons-nous ? Qu'avons-nous en commun et qu'est ce qui nous éloigne dans notre perception du créateur.

Ensuite seulement, nous pourrons voir comment rapprocher la perspective juive et la perspective chrétienne sur le Messie. Nous verrons comment ces différences de compréhension ont été la source de conflits et de persécutions sévères au cours des 2000 ans passés et nous indiquerons des pistes de rapprochement.

Le troisième texte sera une méditation sur l'amour de Jésus pour Israël à partir de sa prière à Gethsémani quelques heures avant son arrestation.

Ainsi ce petit ouvrage comprendra trois chapitres principaux et une conclusion.

1 La compréhension de Dieu dans la perspective judéo-chrétienne

2 Relations entre juifs et chrétiens au cours de l'histoire ou comment sortir de l'antisémitisme

3 Gethsémani, réflexion sur la prière de Jésus et la destinée d'Israël

Conclusion générale

La compréhension de Dieu dans la perspective judéo-chrétienne

Dans le cadre du rapprochement judéo-chrétien, le thème du cœur de Dieu est central.

Jésus dépeint clairement Dieu comme un père aimant qui cherche ses enfants perdus (l'enfant prodige, le bon pasteur) et qui souffre de leur éloignement.

Cette conception biblique sera toutefois dans une certaine mesure délaissée au Moyen Age par des théologiens comme Thomas d'Aquin qui chercheront à faire une synthèse entre le christianisme et la métaphysique grecque.

Pour Aristote, Dieu était la cause première, le premier moteur par qui tout était mu et qui ne pouvait être mu et donc ému par rien.

Quand à Platon, son idée du bien absolu se situe complètement au-delà des vicissitudes de ce monde qui selon le mythe de la caverne, n'est qu'un monde d'apparence dans lequel les

idées pures ne sont qu'imparfaitement reflétées.

Ces approches philosophiques nourriront l'idée répandue par les théologiens au Moyen Age d'un Dieu impassible, vivant au-delà des vicissitudes de ce monde et des maux des hommes et ne ressentant pas de souffrance dans sa toute puissance et son omniscience.

Il faudra attendre le 20^{ème} siècle pour que des théologiens rejettent clairement cette conception.

Le plus complet d'entre eux, Jürgen Moltmann, professeur depuis plus de 40 ans à l'université de Tübingen, auteur de la théologie de l'espoir, explique clairement dans son livre « le Dieu crucifié » que dire que Dieu ne souffre pas signifie qu'il n'aime pas. Si Dieu n'est pas « leidensfähig » (capable de souffrance), explique t-il dans un langage simple, il n'est pas « liebensfähig » (capable d'amour) car l'amour s'accompagne du risque de la souffrance si il est rejeté.

En aimant l'homme, nous dit Moltmann, Dieu a pris le risque d'être rejeté par l'homme et donc de souffrir et c'est ce qui s'est passé dès l'origine avec l'histoire de la chute.

Moltmann critique les théologiens du Moyen Age qui en voulant faire de brillants systèmes théologiques se sont selon lui éloignés du Dieu de la Bible.

Par ses conceptions qui permettent un retour aux sources, Moltmann, un ancien soldat de la Wehrmacht qui s'est intéressé au Christianisme et à la théologie parce qu'il avait du temps à perdre dans un camp de prisonniers de guerre en Angleterre, jette un pont entre juifs et chrétiens.

Ses vues sont partagées du côté catholique par le théologien et prêtre suisse, Maurice Zundel ou le moine allemand Anselme Grün.

En France le philosophe catholique Jacques Maritain avait déjà écrit que Dieu souffre plus que l'homme car étant plus sensible à la déchéance de

l'homme par rapport à son idéal pour lui, il souffre avec lui et plus que lui. « Si les gens savaient que Dieu souffre avec nous et bien plus que nous, alors beaucoup de choses changeraient sur terre » écrit-il dans un texte sur l'innocence de Dieu après la deuxième guerre mondiale.

Plus récemment, Yves Boulvin, le responsable d'une série d'émissions « Foi et Psychologie » sur les radios catholiques et en particulier Radio Ecclesia, répand cette idée d'un Dieu vulnérable souffrant avec l'homme même si cela irrite certains « intellectuels ». A quoi Boulvin répond que Dieu a révélé la vérité aux humbles.

En effet cette compréhension trouve toujours une certaine opposition chez des théologiens, ou membres du clergé, ainsi Hans Küng, le théologien catholique suisse, n'était pas sensible aux arguments de Moltmann en faveur d'un Dieu souffrant.

Plus traditionnellement, cette vue semble chez certains contredire l'idée

de la toute puissance de Dieu et on réserve souvent chez les catholiques cette souffrance compassionnelle à Marie ou aux saints.

Pourquoi cette évolution sur la compréhension du cœur de Dieu est-elle centrale pour le rapprochement judéo-chrétien ? C'est qu'elle permet de se rapprocher du Dieu de la Bible qui est un Dieu riche en émotions, souffrance, colère, joie, tristesse et de s'éloigner d'une conception de Dieu qui doit plus à Platon et Aristote qu'aux prophètes et à Jésus.

D'autre part, comme l'a montré Moltmann, elle permet de résoudre le dilemme de la Théodicée, « comment un Dieu tout puissant et tout amour peut-il accepter le mal et la souffrance de l'homme ? » par cette réponse profonde, « Dieu n'a pas voulu ni prévu le mal mais a seulement prévu sa possibilité comme l'indique l'avertissement à Adam et Eve cité dans la Genèse « si vous en mangez, vous mourrez ». Il est avec les hommes et souffre avec eux tout au long de

l'histoire et ne les regarde pas à distance comme des objets d'expérimentation. »

Moltmann reprend une expression du pasteur Dietrich Boenhoffer exécuté par ordre personnel d'Hitler en 1945, « Ce n'est pas l'acte religieux qui fait le chrétien, mais sa participation à la souffrance de Dieu dans la vie du monde » (extrait de « Résistance et Soumission »). Il explique que Dieu « mitleidet », « souffre avec » l'homme sur terre.

Ainsi face à ceux qui argumentent que l'on ne peut croire en un Dieu aimant et tout puissant après la Shoah, sa réponse est que Dieu était avec les prisonniers des camps jusque dans les chambres à gaz, souffrait avec eux. Il retrouve dans cette approche les intuitions d'Etty Hillsum, la jeune juive hollandaise qui a découvert la présence et la beauté de Dieu dans le monde concentrationnaire.

Bien sûr, il faut choisir, on ne peut avoir à la fois un Dieu omnipotent, omniscient et tout amour.

Soit on a un Dieu tout puissant et pas tout amour ou un Dieu aimant, et à cause de cela vulnérable et donc pas tout puissant, qui a limité son pouvoir face à la liberté humaine.

On peut se demander si ces dogmes sur l'omnipotence et l'omniscience correspondent vraiment au Dieu révélé dans la Bible.

Les Ecritures montrent un homme qui est souvent imprédictible pour Dieu, le déçoit. Dans le 1er livre de Samuel (1 Samuel 15-11), le prophète Samuel se mettant à la place de Dieu nous dit « je regrette d'avoir fait Saul roi », à la suite de la désobéissance du premier roi des juifs.

De même Dieu, par la bouche de Moïse avant sa mort, dit au peuple élu que si il (le peuple juif) fait le bien, il sera béni, s'il ne le fait pas, il rencontrera toutes sortes de malheurs. Comment dire plus clairement que tout n'est pas joué à

l'avance, que tout n'est pas connu ou écrit à l'avance.

Par la bouche des prophètes, Isaïe et Osée en particulier, Dieu se compare à un amant délaissé par une femme infidèle, cela non plus ne correspond pas vraiment à une certaine idée de la toute puissance de Dieu.

Certains diront qu'il s'agit d'anthropomorphismes, d'une vision humaine de Dieu mais sur quoi se basent-ils pour critiquer ces textes ?

En effet, quelle est la source la plus fiable : des spéculations de théologiens du Moyen Age cherchant à faire une brillante synthèse avec Aristote ou les textes bibliques dans toute leur fraîcheur ?

Relations entre juifs et chrétiens au cours de l'histoire ou comment sortir de l'antisémitisme

Un problème du passé ?

Quand on évoque l'antisémitisme dans certains milieux chrétiens, il est courant d'entendre que c'est un problème du passé : désormais, les chrétiens - et les catholiques en particulier - ne persécutent plus les juifs, Vatican II a supprimé l'épithète infamante de « peuple déicide » attribuée aux juifs et qui a été la toile de fond de tant de persécutions. Finalement la bonne entente prévaut aujourd'hui, nous vivons dans une époque de droits de l'homme, toutes les religions sont reconnues et respectées, l'antisémitisme existe peut-être encore dans certains groupes musulmans ou fascistes mais pas chez les bons chrétiens.

Pourtant, l'actualité semble régulièrement réveiller d'anciennes blessures et à diverses occasions, une

certaine incompréhension semble ressurgir entre juifs et chrétiens. Ainsi, la proposition de canonisation du pape Pie XII a suscité de vives réactions de la part de la communauté juive pour son rôle au cours de la deuxième guerre mondiale. Ceci fait suite aux réactions face au retour dans le giron de l'Eglise d'un évêque révisionniste, Mgr Williamson. Auparavant un film, « La Passion » de Mel Gibson a été très bien accueilli par de nombreux chrétiens et a même suscité des expériences de conversion tout en étant perçu par certains juifs comme une œuvre réveillant les divisions entre juifs et chrétiens en mettant l'accent sur la responsabilité des juifs dans la passion et la crucifixion du Christ. Bien sûr, on ne peut demander aux chrétiens de renier leur foi et quand des juifs font allusion à l'antisémitisme supposé de certains passages du Nouveau Testament, ils touchent un terrain très sensible et heurtent de nombreux chrétiens pour lesquels les écrits du Nouveau Testament sont inspirés par Dieu.

Dans les années précédentes, l'installation du Carmel à Auchwitz, et spécialement d'une grande croix dominant le camp de la mort, a été une source de tensions importantes jusqu'à ce que Jean-Paul II demande de retirer la croix pour calmer la situation. « Après tout, disaient les catholiques polonais, les sœurs du Carmel prient pour les morts et la croix est un symbole essentiel du christianisme. » Mais les milieux juifs percevaient l'installation de cette croix comme une désacralisation d'un lieu où un million de juifs étaient morts.

Il faut aussi noter dans les années 90, la tentative de canonisation par des milieux catholiques espagnols d'Isabelle I^{re} la Catholique, reine d'Espagne qui avait décidé d'expulser les juifs d'Espagne ou de les forcer à se convertir avec l'aide d'inquisiteurs sous l'influence de Torquemada. Cette tentative montrait un manque de sensibilité flagrant de certains milieux catholiques à l'égard des juifs.

Tout cela pour dire que derrière un calme apparent, il y a encore un travail

de repentir et de réflexion à faire de part et d'autre.

Aux sources de la division entre les communautés juives et chrétiennes

Il faut d'abord reconnaître que l'antisémitisme chrétien a été une source majeure de l'antisémitisme en Occident. L'historien juif Jules Isaac, co-auteur des célèbres manuels scolaires « Mallet et Isaac », a montré dans son Histoire de l'antisémitisme combien cet antisémitisme était présent chez les pères de l'Eglise et le clergé tout au long du Moyen Age.

Pour mieux comprendre les causes de l'antisémitisme chrétien, il nous faut retourner aux origines, à la mission de Jésus et aux débuts du christianisme.

Le message de Jésus n'était pas en rupture totale avec l'enseignement de l'Ancien Testament. Jésus ne paraissait pas être un extra-terrestre pour ses contemporains mais se situait bien dans la ligne prophétique quand il dénonçait l'hypocrisie des pharisiens et des responsables du Temple, et qu'il

annonçait la venue du Royaume de Dieu.

En fait la proximité du Royaume des Cieux, loin d'abolir la Loi, nécessitait une plus grande exigence, une intériorisation de cette Loi. Ainsi, Jésus nous dit qu'il ne faut pas se contenter de ne pas commettre l'adultère, mais ne pas commettre « l'adultère dans son cœur », qu'il ne faut pas simplement ne pas tuer, mais ne pas se mettre en colère et maudire son frère.

Toutefois, après la crucifixion, le christianisme et le judaïsme vont suivre des chemins toujours plus divergents.

En effet, si le message de Jésus était difficile à accepter, un messie crucifié était simplement, selon Paul, « un scandale pour les juifs » (1 Co 1.23). Pour eux, le Messie était celui qui devait libérer Israël, monter sur le trône de David et mettre fin à la domination du mal. Un messie crucifié qui laissait Israël sous la domination romaine avant que Jérusalem et le Temple ne soient rasés en 70 par les légions de Titus et qui laissait le monde apparemment aussi mauvais qu'auparavant ne pouvait les satisfaire.

De plus, avec la mission de Paul, « l'apôtre des païens », des tensions vont rapidement s'élever entre les juifs convertis au christianisme respectant les traditions juives comme la circoncision, le refus de manger des mets impurs (consacrés aux idoles, des animaux étranglés ou considérés comme impurs par la Bible) et les païens ou gentils convertis qui suivant l'enseignement de Paul, ne se considéraient pas comme soumis à ces obligations. Les Actes des Apôtres et les Épîtres de Paul retracent ces tensions ou conflits qui opposaient Paul d'une part, et, d'autre part, Pierre et les chrétiens de l'Église de Jérusalem, Église dirigée par Jacques, « le frère du Seigneur », et non Jacques, fils de Zébédée, l'un des douze apôtres.

Au-delà des questions soulevées par la loi juive, la bonne nouvelle selon Paul reprenait des concepts bibliques juifs en leur donnant un nouveau sens. Ainsi, le salut, le sens de l'histoire d'Israël ou la mission du Messie étaient éclairés par Paul selon un angle différent de celui sous lequel ces mots étaient traditionnellement compris.

On peut dire que le christianisme de Paul était plus difficile à accepter par un juif religieux que celui des chrétiens de l'Église de Jérusalem ou que le message de Jésus qui, bien sûr, à cause de son aspect prophétique et messianique pouvait être une « occasion de chute » pour beaucoup mais était néanmoins dans la continuation des textes prophétiques vétérotestamentaires.

Cette distance accrue entre le christianisme de Paul et le judaïsme aide à comprendre, sans les justifier, les persécutions dont Paul a été l'objet de la part des communautés juives à travers l'Empire Romain, persécutions retracées aussi bien dans les Actes des apôtres que dans les lettres de Paul. Ainsi Paul a 3 fois été condamné à être battu par les verges, été une fois lapidé sans compter des arrestations et emprisonnements divers. Dans l'une de ces lettre, l'épître aux Thessaloniens, considérée comme l'une des plus anciennes, Paul exprime son amertume face aux communautés juives qui le persécutent parlant des « juifs qui ont fait mourir le Seigneur Jésus et les

prophètes, qui nous ont persécutés, qui ne plaisent point à Dieu et qui sont ennemis de tous les hommes » (I Thess. 15-16). Le Christianisme à ses débuts a ainsi eu le double privilège d'être persécuté par les juifs et les romains montrant ainsi qu'il était bien au centre de la providence de Dieu. En effet, celui qui persécute, montre par son usage de la force physique qu'il préfère utiliser les armes de la chair (pour reprendre la terminologie de Paul) à celle de l'Esprit, l'amour et la vérité et ainsi témoigne de son infériorité face à celui qui est persécuté. C'est pour cette raison que l'on a qualifié de témoins, en grec martyrs, les chrétiens persécutés jusqu'à la mort.

Le rôle de Saint Paul

Certains historiens juifs comme Hyam Maccoby, auteur de « Paul et l'invention du christianisme » (titre originel en anglais « The mythmaker Paul and the invention of Christianity ») font des critiques très virulentes à l'égard de Paul qu'ils voient comme un pharisien qui s'est éloigné ou a trahi le

judaïsme de ses pères. Maccoby insiste sur l'opposition entre l'Église de Jérusalem dirigée par Jacques et Paul. Selon lui, Jésus était plus proche des pharisiens que Paul sur la question du respect du Sabbat et Jacques, « le frère du seigneur », et non Pierre a pris la tête de l'Église dans une optique de famille royale juive.

Toutefois, il convient de rendre justice à Paul. A la suite de la révélation qu'il a reçue, il a transmis le message du christianisme au monde païen de façon à le rendre acceptable ou même simplement compréhensible par les habitants de l'Empire romain, ce qui n'est pas un mince accomplissement. Derrière la critique de Paul, il semble que l'auteur, qui ne représente pas un cas isolé, en veut au christianisme de s'être développé en dehors du judaïsme. Or, si le christianisme était resté basé à Jérusalem dans le respect des traditions juives, il n'aurait ni gagné pacifiquement l'Empire romain ni eu l'extraordinaire rôle civilisateur et l'impact historique et providentiel qui a été, et reste, le sien. Un rabbin comme Jacquot Grunewald, auteur de « Chalom

Jésus ! » (Éditions Albin Michel) reconnaît que, par l'intermédiaire du christianisme et malgré les erreurs et crimes commis par des chrétiens au cours de l'histoire, « les paroles entendues dans le désert du Sinaï ont été diffusées dans le monde ».

Le symbole de la croix

Cet éloignement entre les communautés juive et chrétienne ira en s'accroissant au fil des ans au niveau théologique et des symboles et pratiques religieuses. Ainsi, un symbole fort comme celui de la croix, qui est étranger au judaïsme, n'était pratiquement pas représenté par les premiers chrétiens où l'on représentait plutôt Jésus en gloire ou ressuscité un peu dans le genre du grand Christ qui domine Rio les bras ouverts. On retrouve dans les catacombes remontant au début du christianisme ou dans les tombes des premiers siècles des symboles comme le poisson indiquant qu'il s'agit de tombes chrétiennes, mais pas de croix. La croix prend de l'importance avec Constantin

qui lors de sa bataille avec son rival Maxence eut selon le théologien Eusèbe une vision d'une croix portant l'inscription « Par ce signe, tu vaincras » (In hoc signo vinces) alors qu'il n'était pas encore converti (Constantin ne se fera baptiser que sur son lit de mort) puis gagnera en importance tout au long du Moyen Âge pour finir par dominer la plupart des édifices religieux du christianisme.

Le Royaume de Dieu et la vallée de larmes

Progressivement, le christianisme se spiritualisera, repoussant l'espoir d'un monde idéal dans un au-delà atemporel ou dans un éternel présent bien que Jésus demande de prier, avec le Notre Père, pour que la volonté de Dieu soit faite « sur la terre comme au ciel » et ce monde-ci sera de plus en plus considéré comme « une vallée de larmes » alors que le judaïsme dans la diaspora attendait toujours le rétablissement d'Israël sur terre et la venue du Messie. Le messianisme judéo-chrétien, l'attente imminente du Royaume, sera

graduellement remplacée par une religion de salut avec ses mystères et son attente d'un au-delà où les bons seront récompensés et les méchants punis. Bien sûr, il ne faut pas simplifier, l'attente d'un au-delà meilleur existait dès l'origine et l'attente messianique est toujours restée vigoureuse dans certains groupes chrétiens minoritaires comme le montrent les travaux de l'historien catholique Jean Delumeau (voir son intervention dans l'ouvrage collectif "Entretiens sur la fin des temps"). Mais on peut dire avec le théologien Hans Küng (« Christ sein ») que l'on est passé de la religion de Jésus à une religion sur Jésus.

Pour résumer en quelques mots, le centre du message de Jésus était l'annonce de la bonne nouvelle, « Repentez-vous car le Royaume des Cieux est proche » ; alors que le christianisme deviendra une religion ayant comme centre la crucifixion et la résurrection de Jésus et nécessitant l'acceptation de divers sacrements (sept chez les catholiques) et d'un credo qui sera source de division entre les chrétiens d'Orient et ceux d'Occident

suite à la querelle du « Filioque ». Bien sûr, il n'est pas question de nier ici la crucifixion et la résurrection sans lesquelles, sans même parler de foi, l'existence historique du christianisme est difficilement explicable mais de montrer que d'une certaine façon l'attente pleine d'espoir du règne de Dieu avec le retour du Christ a été remplacée par la recherche d'un salut d'ordre individuel.

Les conciles du IV^e siècle, en faisant une synthèse entre des concepts hérités de la philosophie grecque et l'Évangile avec les notions d'essence et de personne vont encore plus éloigner les juifs du message chrétien.

Le Moyen Âge et le développement des persécutions contre les juifs

On arrivera ainsi au Moyen Âge à une double incompréhension, les catholiques considérant les juifs comme bien endurcis et bornés pour ne toujours pas accepter Jésus et les juifs considérant l'Église catholique, le pape, les saints, le culte des reliques et

finalement l'Inquisition comme appartenant à un monde éloigné de la Bible telle qu'ils la comprenaient.

Une série de discussions entre juifs et chrétiens, discussions qui étaient motivées à l'origine par une vraie recherche de dialogue de part et d'autre, éclaire cet éloignement réciproque.

Il s'agit des rencontres de Tortose (petite ville au sud de Tarragone) entre érudits juifs (des érudits et rabbins d'Espagne) et chrétiens (des dominicains et autres membres du clergé) en 1414, rencontres qui partaient d'un bon désir de dialogue de la part des catholiques mais qui finalement ont abouti à exiger des juifs une série de conditions tout à fait inacceptables pour eux telles que:

- 1) Le Messie devait naître d'une vierge ;
- 2) Le Messie doit être Dieu véritable et Homme véritable ;
- 3) Le Messie devait mourir pour sauver le genre humain ;
- 4) Le Messie devait donner une nouvelle Loi ;
- 5) Les juifs ne retrouveront jamais leur terre.

Cette dernière condition a une saveur ironique quand on considère l'histoire récente. Ces conditions ne pouvaient qu'être rejetées par des juifs fidèles à leur foi et n'étaient acceptées que sous la peur de la persécution ou du bûcher.

Illustrant ce désir de dialogue, toujours en Espagne, à l'époque de la *Reconquista* (la reconquête du territoire espagnol sur les musulmans culminant avec la prise de Grenade en 1492), des milieux catholiques ont commandé à Moïse Arragel, un rabbin renommé, de faire avec la coopération d'autres érudits juifs, une Bible pour la famille d'Albe dans laquelle Arragel mettrait côte à côte l'interprétation juive et chrétienne de différents passages clés de la Bible et choisirait les illustrations ce qui lui permettait de faire passer le point de vue juif. Cette Bible a été conservée comme un témoin de cette volonté de dialogue entre les deux communautés mais on n'est pas allé plus loin dans cette direction et, bien au contraire, les conversions forcées et persécutions ont succédé à ces tentatives.

Les persécutions contre les juifs à travers l'Europe au temps des croisades, les pogroms, massacres lors de la semaine sainte ou au début d'une croisade sont des faits bien connus sur lesquels nous ne nous étendrons pas.

La diminution de l'antisémitisme chrétien

Une lecture optimiste de l'histoire pourrait faire penser que la séparation entre juifs et chrétiens après avoir atteint son point culminant au Moyen Âge s'est réduite au fil des siècles.

Ainsi la Réforme protestante suscita un regain d'intérêt pour les études de l'hébreu, une nouvelle approche de l'Ancien Testament et une meilleure compréhension du Jésus historique avec le renouveau des recherches sur la Bible allant du XVIII^e siècle à notre époque. On peut citer dans ces travaux entre autres « À la Recherche du Jésus historique » d'Albert Schweitzer, écrit au tout début du xx^e siècle, les écrits de Dietrich Boenhoffer et jusqu'aux travaux d'Hans Küng pour le monde catholique qui tous allaient dans le sens d'un

rapprochement entre le judaïsme et le christianisme même si le but était simplement de mieux comprendre le message biblique dans son contexte historique.

Il faut aussi noter dans cette période moderne, l'intérêt des pères fondateurs de la jeune République des États-Unis pour l'hébreu, plusieurs des auteurs de la Déclaration d'indépendance américaine connaissant l'hébreu et se nourrissant dans leurs réflexions de textes de l'Ancien Testament ainsi que le retour des juifs en Angleterre sous l'influence des puritains qui accompagnaient Cromwell, de nombreux puritains ayant étudié la Bible en Hollande en bénéficiant des explications de rabbins.

Bien sûr l'antisémitisme restait vivace chez de nombreux chrétiens, protestants ou non. Luther a fait des déclarations tonitruantes contre les juifs. Luther insistait sur l'opposition entre le salut par la foi et la loi entre l'ancienne et la nouvelle alliance alors que Jean Calvin a développé une théologie plus philosémite, mettant l'accent sur la continuité entre l'Ancien et le Nouveau

Testament, la continuité des alliances et la continuité de l'élection du peuple juif en se basant sur les passages de St Paul dans le chapitre 11 de l'épître aux Romains qui vont dans ce sens. Certains historiens expliquent que de ce fait, les protestants français qui sont plus les héritiers de Calvin que de Luther, ont fait beaucoup d'efforts pendant la guerre pour protéger les juifs contre la persécution et qu'il y a eu en France des liens privilégiés entre protestants et juifs. En Angleterre, l'arrivée de Cromwell a permis le retour des juifs après un long exil forcé remontant aux croisades et en Hollande, l'étude des textes bibliques a rapproché des responsables protestants de rabbins. Du côté catholique, l'évolution sera moins sensible et Pascal, dans les *Pensées*, explique que les juifs sont un peuple spécialement choisi par Dieu à cause de sa nuque raide et de sa fermeture aux choses spirituelles pour qu'ainsi ils rejettent le sauveur et que le salut soit transféré aux Gentils.

Que ce soit dans le catholicisme ou le protestantisme, il restait, et reste des points de friction. Ainsi, comme lors des

discussions de Tortose, lorsque les chrétiens insistent que la vie, la crucifixion et la résurrection de Jésus sont clairement et intégralement prédits par les prophètes, ils placent les juifs dans une position difficile. Soit ces derniers, qui étudient ces prophéties de plus près que la majorité des chrétiens depuis plus de vingt siècles, sont bien bornés, soit ils font preuve de mauvaise volonté à ne pas reconnaître ce qui, selon les chrétiens, est clair comme de l'eau de roche. Mais on peut dire qu'après la Réforme, on s'éloigne en Europe occidentale des sommets de l'antisémitisme chrétien sous l'Inquisition.

Nouvelles formes d'antisémitisme

Toutefois, alors que, particulièrement dans le monde protestant, l'antisémitisme chrétien perdait de sa vigueur, on voit apparaître à partir du XVII^e siècle d'autres formes d'antisémitisme. Cette fois-ci les attaques ne viennent pas de milieux religieux mais de milieux rationalistes, des philosophes des Lumières (en

particulier Voltaire) ou même au XIX^e siècle de milieux athées, socialistes et nationalistes. On atteint un degré supplémentaire avec l'antisémitisme d'inspiration raciste des nazis (socialistes -nationaux) qui mènera à la Shoah.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple significatif, on ne peut qu'être surpris de la vigueur des attaques de Karl Marx contre les juifs dans son ouvrage « La Question Juive ». Marx explique dans cet opuscule que le Dieu qu'adorent les juifs n'est pas un esprit mais est bien matériel et qu'il s'agit en fait de l'argent, du capital, de Mammon.

De telles phrases sous la plume d'un auteur français actuel lui vaudraient immédiatement des poursuites pour antisémitisme mais Marx étant lui-même juif, on peut difficilement lui faire un tel reproche.

De même, on peut voir dans « Moïse et le monothéisme », ouvrage du docteur Sigmund Freud, lui aussi juif, un véritable brûlot contre le judaïsme. Selon cet ouvrage, la Loi mosaïque correspond au complexe de culpabilité résultant du meurtre du père (Moïse),

prince égyptien massacré par les juifs dans le désert du Sinaï, selon les schémas de la psychanalyse. Ces idées du père de la psychanalyse ne reposent sur aucune base historique et ne peuvent que choquer des religieux, juifs ou chrétiens.

Concernant la religion, le premier de ces deux auteurs a écrit qu'elle était « l'opium du peuple » et le second « la névrose obsessionnelle de l'humanité » (Freud, « Malaise dans la civilisation »). Ils faisaient ainsi tous deux preuve d'une même incompréhension du rôle civilisateur des religions et en particulier du courant judéo-chrétien concernant le respect de la dignité humaine, la recherche de fraternité universelle et de liberté vis-à-vis des différentes formes d'oppression en incluant les plus subtiles, celles qui proviennent du mal en l'homme lui-même et non de l'extérieur.

On peut faire ici une remarque. Certaines formes d'antisémitisme moderne, en tant qu'opposition au judaïsme en tant que religion, ne sont pas spécifiquement tournées contre les juifs en tant que peuple, mais

correspondent à une attaque plus générale contre les valeurs judéo-chrétiennes visant tout autant les chrétiens que les juifs. Déjà Pascal dans les *Pensées* montrait l'opposition entre le Dieu des philosophes et le Dieu des prophètes (le sien). Les conceptions rationalistes, matérialistes, nationalistes et racistes vont s'opposer à la fois au judaïsme et au christianisme, ces attaques provenant de personnes indifféremment d'origine juive ou chrétienne ayant rejetées ou n'ayant pas compris leur tradition spirituelle respective.

Ainsi, on ne peut oublier que le communisme a terriblement persécuté les chrétiens tout en s'attaquant aux juifs religieux, de nombreux intellectuels juifs, pour la plupart athées, ayant pris part aux mouvements révolutionnaires communistes du début du 20ème siècle, et que le nazisme, s'il s'est particulièrement attaqué aux juifs, a aussi persécuté les minorités chrétiennes (témoins de Jéhovah, adventistes, évangélistes) et plus particulièrement tous les chrétiens qui avaient le courage de dénoncer cette

idolâtrie de la race et de la nation, au premier rang desquels il faut citer, en Allemagne, Dietrich Boenhoffer, pasteur tué par ordre personnel d'Hitler en 1945, responsable de l'Eglise Confessante qui refusa de prêter serment de fidélité à Hitler.

Voies pour une authentique coopération entre juifs et chrétiens

Pour conclure cette présentation rapide de 2 000 ans de relations entre juifs et chrétiens, nous allons explorer quelques pistes de réconciliation entre juifs et chrétiens.

Premièrement au niveau théologique et religieux, les chrétiens doivent s'efforcer de redécouvrir le vrai Jésus historique et ne pas se satisfaire de concepts théologiques remontant au haut Moyen Âge qui ont justifié un rejet et une incompréhension du monde juif. De plus, ils doivent faire preuve de plus de sensibilité dans leurs relations avec les juifs en ayant clairement à l'esprit l'histoire de 2 000 ans d'antisémitisme.

Il faut voir que les relations entre juifs et chrétiens ne se résoudre pas par la conversion des juifs au christianisme ou l'inverse. Ainsi, quand en 2000 Jean-Paul II est allé en Israël, il a clairement fait comprendre qu'il ne s'agissait pas de convertir des juifs au catholicisme mais de chercher en commun les voies de la paix. En fait, il

faudrait une conversion mutuelle, les chrétiens doivent se ressourcer dans l'espérance messianique du judaïsme et les juifs écouter la voix de Jésus sans s'arrêter aux persécutions de gens qui se proclamaient chrétiens mais dont les actions trahissaient l'Évangile.

Un autre terrain de coopération entre juifs et chrétiens est la défense des valeurs familiales et religieuses face aux attaques sans précédent qu'elles subissent, la dernière en date étant la volonté, des deux côtés de l'Atlantique d'instaurer des mariages entre homosexuels. Cela inclut la lutte contre la pornographie et le développement d'une véritable éducation sexuelle qui ne soit pas coupée des valeurs de fidélité, d'engagement et d'amour authentique. Cette coopération semble très prometteuse aux États-Unis mais reste encore à un niveau limité en France. Il s'agit d'une action essentielle pour le rassemblement des enfants d'Abraham car si nous voulons réaliser une grande famille de Dieu, encore faut-il que les valeurs familiales n'aient pas été corrompues dans nos différentes petites familles.

Nous arrivons à une époque pleine
d'espoir pour la réconciliation
interreligieuse mais les défis sont aussi
grands que les espoirs suscités.

Gethsémani, réflexions sur la prière de Jésus et la destinée d'Israël

Tout commence avec la prière de Jésus à Gethsémani "Mon Dieu, s'Il te plaît, que cette coupe passe loin de moi mais que Ta volonté soit faite et non la mienne."

Cette prière a été diversement interprétée. Souvent les chrétiens ont vu en elle une angoisse face à la mort de la croix. Or, si Jésus avait vu en la crucifixion la seule façon de sauver le genre humain comme le veut une théologie traditionnelle, il serait allé à la mort sans aucune hésitation. Après tout, St Pierre qui était très loin d'avoir la force d'esprit de son maître a demandé à être crucifié la tête en bas car il n'était pas digne de souffrir la même mort que Jésus et nous avons dans les premiers siècles de très nombreux exemples de vierges et martyrs prêts à mourir sans hésiter pour leur foi. Jésus n'était-il pas plus grand que tous ces martyrs, peut-on concevoir qu'il ait eu un moment de

faiblesse à ce moment critique de sa mission. C'est le réduire à une échelle humaine médiocre que de lui prêter ce genre de pensée.

Sans prétendre comprendre toute la signification de cette prière et cette demande de Jésus à Dieu « fais que cette coupe passe loin de moi », ce sens peut être mieux compris en réalisant que Jésus était juif et aimait profondément Israël.

Il faut relier ce moment de la vie de Jésus à d'autres phrases comme celle adressée à la Samaritaine "ne sais-tu pas que je suis venu pour les brebis d'Israël". Jésus est celui qui pleure dans la tradition prophétique devant Jérusalem en s'écriant "Oh Jérusalem, Jérusalem, toi qui lapides les prophètes et tue ceux qui te sont envoyé, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins mais tu n'as pas connu le temps de ta visitation", il nous dit en paraboles qu'il est venu faire les vendanges dans la vigne de son père, Israël, ou la moisson pour laquelle les ouvriers sont peu nombreux.

Ainsi Jésus pouvait voir dans sa mort sur la croix et ses conséquences une tragédie pour le peuple juif. En effet, il pouvait pressentir que le rejet du Messie signifié par la croix allait amener la division par la suite entre chrétiens et juifs et 2000 ans d'antisémitisme contre le "peuple déicide" comme l'a proclamé l'Eglise catholique jusqu'à Vatican II. Il pouvait voir la division que cet événement allait créer entre les juifs et les chrétiens, la perte d'Israël comme terre messianique et toutes les souffrances qui s'ensuivraient pour l'humanité.

Pour bien saisir cette perspective, il faut se replacer dans l'esprit de l'attente messianique du Royaume qui existait du temps de Jésus.

C'est la bonne nouvelle du Royaume qui est selon l'ouvrage d'Albert Schweitzer "A la recherche du Jésus historique" ou celui de Hans Küng "Etre chrétien" le centre de gravité du message du Christ.

Cette perspective sur la mission de Jésus est quelque peu éloignée d'une conception chrétienne traditionnelle pour

laquelle le but de la vie de Jésus est la crucifixion, conception illustrée dans un beau cantique de Noël mondialement connu, « Minuit Chrétien » dans lequel Jésus est dépeint comme devant se sacrifier « pour apaiser le courroux de son Père ». On décrit ainsi un Dieu en colère contre les hommes qui a besoin que le sang de son fils soit versé pour être satisfait. Déjà Victor Hugo avait montré dans un petit poème « Chef d'œuvre » du recueil « Religions et Religion » dont nous citons quelques vers combien la vision de Dieu qui résultait d'une telle théologie était inacceptable :

« Vous prêtez au bon Dieu ce raisonnement ci :

...Je vais leur envoyer mon fils dans la Judée ;

Ils le tueront. Alors – c'est pourquoi j'y consens.

Ayant commis un crime, ils seront innocents... »

La crucifixion correspond à la manifestation, au signe du pardon et de l'amour inconditionnel de Dieu mais la capacité à pardonner, le pardon lui-

même de Dieu envers les hommes la précédait.

Depuis la chute de l'homme, Dieu a manifesté son pardon en continuant à agir à travers les descendants d'Adam et Eve, Dieu pardonne à David ses fautes et dit dans les Psaumes à de nombreuses reprises qu'il pardonne à celui qui a un cœur brisé.

Il renouvelle son pardon et donnant une image du pardon de Dieu, l'Evangile nous demande de pardonner 70x7 fois. Jésus remet ses péchés à un paralytique, à la femme adultère etc. montrant que sa capacité de pardon comme la capacité de pardon de Dieu précédait la crucifixion. Jésus insiste surtout dans le Notre Père ainsi que dans différentes paraboles sur le lien entre le pardon de Dieu et le pardon que l'homme accorde à son prochain, montrant que ce lien est une loi inexorable : « pardonne nous comme nous pardonnons.. ».

Cela est un peu oublié chez ceux qui prêchent le pardon par la foi en la crucifixion réduisant cette foi à l'énoncé

d'une formule « je crois que Jésus est mort pour mes péchés et qu'il est ressuscité » oubliant un peu vite que l'épître de Jacques nous avertit que « la foi sans les œuvres est morte ».

Oui, Jésus est mort à cause de et pour nos péchés et est ressuscité et sa crucifixion et résurrection manifestent clairement l'amour inconditionnel de Dieu pour chacun de nous, nous faisant à la fois comprendre la profondeur de notre péché et le pardon offert par Dieu à chacun. Mais il ne faut pas en rester là et suivre le Christ signifie entre autres pardonner à ses ennemis, prier pour eux. Si nous avons ce genre de foi active et ne cherchons pas « la grâce bon marché », attitude dénoncée par le pasteur Dietrich Bonhoeffer dans son livre « Le prix de la grâce », alors la foi en la crucifixion et surtout en la résurrection du Christ est salvifique.

Le sens de la crucifixion de Jésus doit être compris en incluant ce que ressentait vraiment le Père céleste en évitant une fausse image de Dieu. Une sculpture d'un artiste catholique alsacien, Gérard Brand, représente

Jésus en croix et dessus, avec un regard les yeux clos, acceptant, paisible mais triste, le père céleste portant le crucifix. On sent une relation père-fils profondément humaine, le père souffrant avec le fils comme un père tenant dans ses bras un fils qui souffre d'une maladie ou blessure. Même avec des parents humains, on peut dire qu'il n'y a rien de plus terrible pour un père ou une mère que la souffrance de son enfant aussi nous pouvons penser à la souffrance de Dieu au moment de la crucifixion. Dans la crucifixion, il est nécessaire de visualiser à la fois le père et le fils sinon on imagine un père absent, en colère (V Hugo poème du recueil « Religions »), ou indifférent et on retombe dans les travers d'une certaine théologie médiévale qui disait que ce n'était que la partie humaine de Jésus qui souffrait et non sa partie divine, ce qui éloigne Dieu des hommes qui souffrent.

Souvent on représente Marie qui souffre à côté de la croix mais pas Dieu le père, or dans le catholicisme Marie joue le rôle d'une intermédiaire entre Jésus et les autres hommes, on s'apitoie avec

elle pensant peut-être que les dessins de Dieu sont impénétrables mais qu'il faut les accepter. Si l'on représente Jésus seul sans le père céleste, on voit un sacrifice, quelqu'un qui paye pour les autres, pour nous de façon nécessaire, voulue, inévitable et on ne voit pas le côté tragique pour Dieu lui-même de cette situation de rejet de son fils. Percevoir dans une certaine mesure le cœur de Dieu en ce moment crucial de la crucifixion permet de se dégager de fausses idées d'un Dieu incompréhensible, au-delà de nos perceptions et nous ressentons mieux sa proximité et son amour.

Au cours de l'histoire, le dialogue entre juifs et chrétiens s'est poursuivi sur des bases faussées, les chrétiens ayant transformé les notions juives de messie ou de salut et ne comprenant pas pourquoi les juifs n'acceptaient pas ces notions coupées de leurs racines historiques. Ce genre de dialogue ne pouvait déboucher que sur la persécution, ce qui fut le cas.

Aujourd'hui comme hier, toutes les tentatives d'opposer la Bible juive (plutôt que l'Ancien Testament) et le Nouveau Testament ont abouti à une incompréhension du texte biblique, une dérive païenne et le développement de l'antisémitisme chez les chrétiens. C'était déjà vrai dans l'empire romain avec les différentes Gnoses. Ce fut encore plus vrai avec après l'arrivée au pouvoir d'Hitler quand de nombreux chrétiens ont essayé de faire des synthèses entre le nationalisme du 3^{ème} Reich et le christianisme. Cette tendance était majoritaire dans le protestantisme au sein de l'église officielle des « Chrétiens allemands » soumise à l'idéologie nazie mais l'opposition vigoureuse d'une minorité réunie dans « L'église confessante » autour du Pasteur et théologien Dietrich Bonhoeffer a sauvé l'honneur des chrétiens allemands.

L'antisémitisme n'est pas un phénomène tombé du ciel avec Hitler comme veulent le faire croire certains livres scolaires actuels. Il faut replacer l'antisémitisme nazi dans un contexte

plus large de l'antisémitisme catholique et européen au cours de l'histoire, antisémitisme aussi bien répandu à gauche qu'à droite. Même si nous passons rapidement sur certaines croisades qui commençaient par le massacre des juifs dans les différentes villes traversées par les croisés, sur les pogroms en Europe de l'Est, sur l'antisémitisme de gens soit disant éclairés comme Voltaire ou même Marx lui-même juif (voir "la question juive"), il nous faut rappeler qu'il a fallu attendre Vatican 2 pour que l'Eglise catholique ne considère plus les juifs comme "peuple déicide".

On trouve dans le nazisme une rencontre entre l'antisémitisme païen (le racisme simple avec la race aryenne supérieure aux autres) et l'antisémitisme chrétien sans lequel la première forme d'antisémitisme n'aurait pu conquérir une si large audience.

Cet antisémitisme chrétien est dominé par l'idée que le peuple juif n'est plus le peuple de Dieu mais a été remplacé par les chrétiens, qu'il est hors de la providence de Dieu.

Conclusion générale

En conclusion, la réconciliation entre juifs et chrétiens, particulièrement au niveau le plus profond, théologique et spirituel, n'est pas simplement une affaire de bons sentiments. Les chrétiens doivent découvrir le vrai Jésus historique et ne pas se satisfaire de concepts théologiques remontant au Moyen Age qui ont justifié un rejet et une incompréhension du monde juif. De plus, ils doivent faire preuve de plus de sensibilité dans leurs relations avec les juifs en ayant clairement à l'esprit l'histoire de 2000 ans d'antisémitisme. Pour leur part, les juifs doivent aussi reconsidérer leur approche de Jésus, voir qu'il se situe bien dans la lignée prophétique, le respecter au moins comme un grand rabbi et surtout ne pas le regarder à travers les verres déformants d'une certaine théologie et plus douloureux encore, d'une certaine pratique faite de rejet et de persécutions de la part de nombreux chrétiens tout au cours de l'histoire.

Des deux côtés, il faut à la fois changer les approches religieuses et pratiques, agir sur ces deux plans.

Il s'agit là d'un chemin difficile à parcourir, pour les chrétiens comme pour les juifs, mais il s'agit de sortir de l'incompréhension et la haine vers une vraie réconciliation.

Paris, le 21 décembre 2011